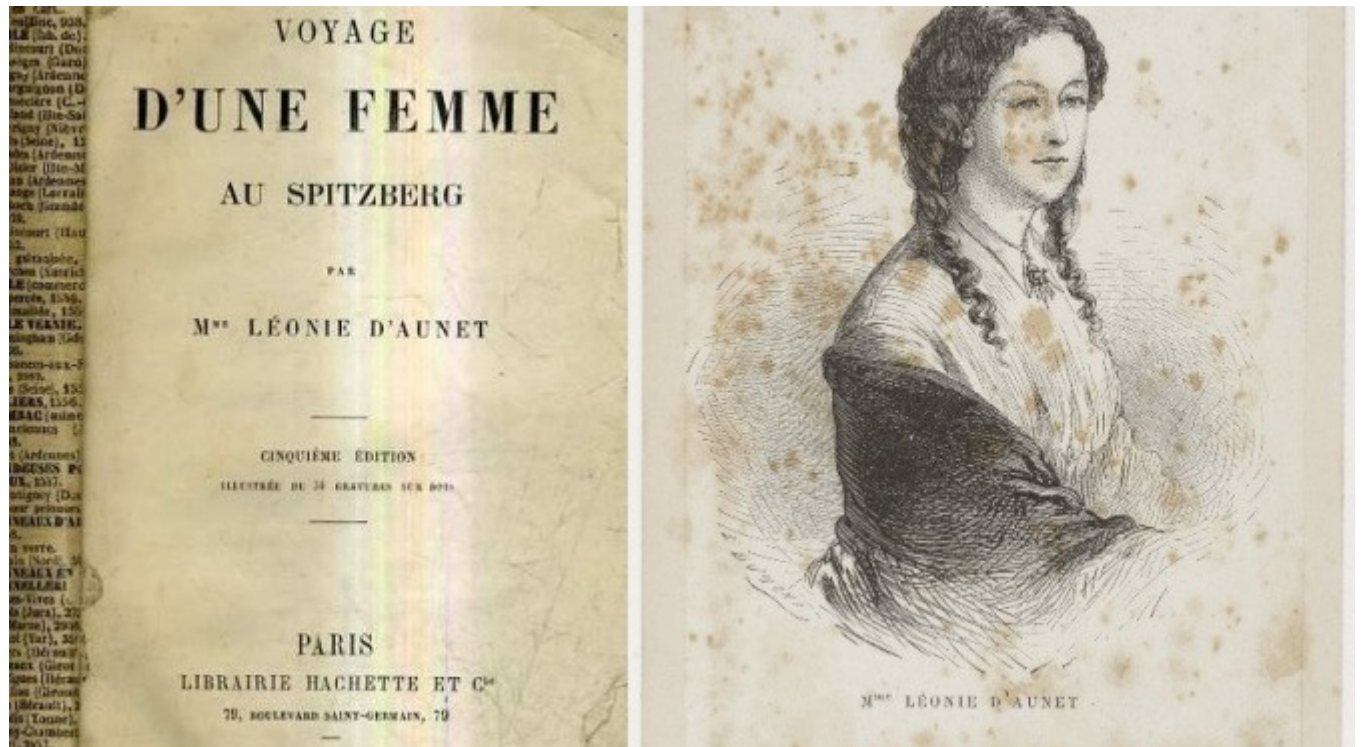


Léonie d'Aunet : Voyage d'une femme au Spitzberg

Edition originale : Hachette, Paris 1854

Edition récente : Actes Sud, Paris 1995



Être une femme en 1839 ne prédisposait pas à parcourir, durant une année, une bonne partie de l'Europe du nord, de Paris jusqu'au Spitzberg et retour. Pourtant, c'est ce qu'allait réaliser une jeune parisienne de 19 ans, Léonie d'Aunet, qui parvint, avec une certaine ruse, à être acceptée sur *La Recherche*, un navire français d'investigation scientifique, dont l'un des objectifs était de découvrir le passage du Nord-Est et devenir ainsi la première femme à atteindre le Spitzberg et en particulier la baie de la Madeleine (79° degré Nord).

De retour de ce périple de près d'une année et après bien des mésaventures en particulier conjugales qui l'amènent à passer du temps en prison et dans un couvent, Léonie va relater son voyage fantastique en 1854 sous la forme de neuf lettres destinées à son frère, chacune décrivant une partie du périple qui se déroulera avec les moyens de transport de l'époque, mais principalement à pied et en bateau et très souvent dans des conditions, en particulier climatiques, très difficiles.

Léonie d'Aunet se révèle non seulement une très bonne écrivaine ayant précocement compris ce que pouvait apporter le récit de voyage sous un éclairage féminin pour ne pas dire féministe, mais également une observatrice attentive et curieuse de tout ce qui l'entoure pendant ce périple extraordinaire pour l'époque. Son approche basée essentiellement sur l'observation que n'aurait pas reniée un Elisée Reclus, l'amène à

regarder ce « nouveau monde » avec des yeux de géographe bien entendu, mais également d'ethnologue, de biologiste, de sociologue voire parfois de critique d'art... et avec quelle perspicacité, quel talent et quel humour ! A cela s'ajoute une absence de jugement même si, parfois, elle compare les situations humaines qu'elle rencontre à la civilisation qu'elle a quittée, donc sa France d'origine.

Et pour terminer cet encouragement à se (re)plonger dans ce récit magnifique, deux citations dont la première pose un regard original sur la question des races si présente au milieu du 19^e siècle :

« Les Finlandais – ou Finnois – forment une race à part des Lapons, des Russes et des Suédois. (...) Quelques savants veulent voir dans les Finnois une race orientale venue des plateaux ouraliens, et en font les descendants des Hongrois ; d'autres affirment reconnaître en eux les caractères des races aborigènes de tout le reste de l'Europe. J'ignore si ces conjectures ont rencontré la vérité, et j'ajoute même que les questions de filiation de races, si elles n'éclairent pas d'importants points d'histoire, me semblent des recherches d'une grave puérité ; car aucune n'aboutit jamais à rien de positif. »

et la seconde qui résulte de la « plongée » de Léonie d'Aunet dans une mine de cuivre de Fahlun :

« En jetant un dernier regard à ces gouffres malsains et horribles des mines, je me demandais avec stupeur comment il était possible qu'il y eût des mineurs. Oui, il y en a, et des milliers ; des milliers d'existences s'écoulaient dans ces enfers humides. Si on nous disait : en Chine, des multitudes d'hommes passent leur vie entière dans les profondeurs de la terre, au milieu d'une obscurité complète et des vapeurs suffocantes ; ils sont soumis à un travail dangereux et fatigant qui abrège leur existence ; ils le savent ! Voudrions-nous croire un pareil récit ? Et cela se fait sous nos yeux, en pleine Europe, en France même, et des populations entières languissent, souffrent et meurent sous un travail accablant et, hélas, nécessaire, jusqu'à ce que les machines, ces bienfaitrices de l'ouvrier, aient remplacé les mineurs. Oh, martyrs de la pauvreté, que de noms à ajouter à vos annales ! °

Rémy Villemin